

Récit proposé par

Christiane Guindon

EN SECRET

VIII^e course

Collectifs d'écriture de récits virtuels de l'Outaouais

Collectif des Vrais Semblables

Le 22 juin 2018

Première partie – *Christiane Guindon*

La glace lui renvoie l'image d'une dame qui n'a pas très bien vieilli. Son corps s'est empâté, sa peau a flétri. Les années déboulent et vous rattrapent à coup d'hormones en trop ou en moins, laissant s'enfuir à toute vapeur les galbes jadis les plus superbes.

Suzanne doit aller acheter un peu de lait, à deux pas de chez elle. Elle se met un peu de rouge sur les lèvres et une improbable perruque. Avec d'énormes verres fumés, elle peut au moins cacher l'inquiétude et la peur faciles à lire dans ses yeux, et les multitudes de sillons qui se sont creusés sur ses 61 hivers. Oui. Hiver comme le froid. Comme la noirceur. Parce que de dire printemps évoquerait des couleurs et un soleil radieux qui éclaboussent le paysage. Dans son état d'esprit, rien n'est si beau ni ne clame quelque chose d'aussi gai.

Elle essuie finalement son rouge à lèvres d'un geste rageur, parce qu'elle ne veut attirer l'attention de personne. Se fondre dans le paysage. Mieux, se cacher pour ne plus jamais permettre à quiconque de profiter d'elle et de sa candeur que d'aucuns traduiraient par un manque d'intelligence. C'est de toute façon ce qu'elle en est venue à croire d'elle-même. Oh, dans son cœur, qu'elle a tant bien que mal tenté de protéger de la racaille, elle sait bien qu'elle n'est pas sotte. Elle ne peut simplement pas croire à tant de malveillance.

Aujourd'hui est l'un de ces jours maussades, malheureusement revenus au triple galop depuis que ses fils ont recommencé à se manifester dans sa vie, à la tourmenter. Elle en tremble de peur. Ils se sont écartés de ce qu'elle aurait voulu pour eux, un chemin simple sans trop d'ornières et qui finissent toujours bien comme les contes de Walt Disney. À cause de son manque d'autorité et de rigueur parentale, s'accuse-t-elle, ils ont emprunté des trajectoires tortueuses peuplées de faux-semblants avec de vraies conséquences.

Elle a cette boule d'angoisse au creux du ventre. Tournant en rond dans son modeste logement, elle voudrait secouer une baguette pour disparaître de la surface de la terre. Que vont-ils lui faire cette fois? Que lui veulent-ils encore?

Elle n'a plus un sou qui vaille, plus personne à qui demander de l'aide. Les dernières âmes charitables qui restaient se sont rapidement éloignées, de peur que ses tortionnaires leur réservent le même sort qu'à elle.

De retour avec un tout petit carton de lait, elle sursaute à la sonnerie de son cellulaire. Elle se met à trembler comme une feuille. Ses fils s'annoncent. Ils sont en bas.

- Mais je ne suis pas chez moi, dit Suzanne.
- Mentreuse, nous t'avons vue du restaurant d'en face.

Piégée. Elle avait déménagé et changé de numéro de cellulaire, pour la millième fois essayer de les semer, avec force déguisements et autres stratagèmes. Ils n'ont pas mis beaucoup de temps pour la retrouver. Ce qu'elle peut être naïve!

Elle n'a pas encore atteint la porte qu'elle s'ouvre à toute volée, laissant le passage à ses beaux grands garçons qu'elle regrettera toute sa vie d'avoir mis au monde. Le premier la bouscule sur son passage et lui lance :

- J'ai besoin d'argent, je suis cassé comme un clou.
- Je n'en ai pas...

Il la pousse contre le mur, lui arrache son attirail et lui relève le menton de cette main capable de briser des vies.

– Mauvaise réponse ma petite maman chérie, lui murmure-t-il à l'oreille, avant de la lâcher et de se mettre à rire à gorge déployée. Voyons, fais pas cette tête-là, c'est une farce!

Elle ne l'avouera jamais. C'est en secret qu'elle s'est prise à les détester. Comment une mère peut-elle en arriver là? Tais-toi, fait une petite voix fluette dans sa tête, tu es leur mère, tu n'as pas le droit...

Deuxième partie — *Danielle Lafrance*

Suzanne regarde, impuissante, ses deux beaux grands gars, ses matamores, beaux à faire peur. Celui qui s'est emparé de sa vilaine perruque la lance au visage de son frère.

- Norm, maintenant tu cherches le pot aux roses et puis moi, je veille sur elle...

C'est Fernand, le plus costaud des deux. Il a toujours mené Normand par le bout du nez. Deux fils nés un par derrière l'autre le même jour, avec rien d'identique sauf un gène de méchanceté carabinée. De la mauvaise graine, comme leur père. Surtout pas des copies conformes, qu'on forme comme on le souhaite pendant qu'ils grandissent à vue d'œil.

Suzanne a mal à la tête, à la moelle, terrifiée par l'autorité de Fernand qui cette fois la bouscule sans ménagement jusqu'au divan défoncé du salon. Dans la cuisine, les portes d'armoire et les tiroirs claquent sur le passage outré de Normand.

– Fern?! Faut que tu vois ça, man! C'est quoi, ça, Zanne de mes deux? gueule Normand le subalterne en débouchant dans le salon, un cure-dents au coin de la bouche et un marteau pendu à sa ceinture, sa barbiche accotée solidement sur les deux gros sacs dont il s'est emparé à pleins bras.

Au secours! Fiel au ventre et mal de cœur, Suzanne respire à peine. Ça y est : ils vont l'accuser de tous les péchés du monde pour une jobine. Même pas de quoi payer le loyer. Seigneur! Pourtant, Suzanne sait bien qu'Il ne l'entend pas, celui-là, et surtout, qu'Il n'est pas près de venir la sortir de l'enfer où la vie la malmène depuis tant d'années.

Fernand le boss examine la marchandise rapportée du fin fond de la cuisine. Un gros sac de polythène lourd de butin métallique, un autre rempli de piles de cartons imprimés enroulés d'élastiques.

— C'est quoi, ça, maman chérie? Explique un peu ce que c'est, à quoi ça sert? À jouer au monopoly, peut-être?! s'esclaffe-t-il en s'emparant du sac de piécettes métalliques, qu'il brandit comme le flambeau de la statue de la liberté.

Cure-dents au bec, Normand s'égosille et sautille comme un chien savant devant la pitrerie de son frère. Puis il s'arrête et se met à garrocher l'autre sac en l'air pour jouer avec comme si c'était un ballon.

— Du calme, Norm! aboie Fernand de sa grosse voix de basse en fonçant vers Suzanne. Tout un butin, hein, Zannelle?! On dirait...

— ... des médailles... de... saint... sainte Ange... sainte Angélique, bégaie Suzanne l'accusée de service. La pa... la patronne de la paroisse...

— Aïe, je te dis qu'on va être riche avec ça, Norm...!

— ...bé... bé... bénites par le Saint-Père... à Rome... ajoute péniblement Suzanne, glacée d'effroi.

Normand arrête de jongler avec le sac-ballon, puis regarde tour à tour sa mère et son frère en décrochant lestement le marteau de ses jeans.

— Fumier de moine, Norm! tonne Fernand. On la paie pour faire ça!

— Pour faire quoi, Fern?! s'étonne Normand, le marteau dans une main, le cure-dents dans l'autre.

— Explique-nous ça comme il faut, Zanne, ça presse, on veut savoir! bondit Fernand en mettant un genou à terre devant sa mère, sa poigne de fer brandissant le sac de médailles sous ses yeux apeurés.

Suzanne n'a pas le choix, elle le sait. Il va falloir qu'elle se plie aux ordres de ses bourreaux de fils, qu'elle leur raconte la jobine de collecte de fonds de la paroisse. Piquer des médailles sur des signets consacrés à sainte Angélique.

Au sentiment d'impuissance de Suzanne répond une phrase dont elle se souvient ici, maintenant, amère : *Seule la vérité peut affronter l'injustice. La vérité ou l'amour.*¹

¹ Albert Camus.

Tout à coup, on cogne à la porte du logement, fort : un, deux, trois coups.

— Z’êtes là, m’ame Suzanne? Cé Conrad, le concierge. Ça coule encore sous votre évier; faut qu’je r’garde ça avant d’faire v’nir le plombier.

— Une autre fois, man, jappe Fernand d’un ton sans réplique. Madame Suzanne a de la visite!

Mais le concierge insiste sans broncher :

— Ça presse, m’ame Suzanne, parce que l’eau magane en masse le plafond d’en bas. Ça s’ra pas long, jusse que’ques minutes de votre temps.

Troisième partie — *Alain Routhier*

Silence de mort. Suzanne est désemparée, Fernand enragé et Normand a le regard vide. Conrad est insistant.

— On va se cacher dans le puits d’aération de la salle de bain! rugit Fernand. Et toi, la Zanne, gare à toi si tu nous dénonces.

Aussitôt dit aussitôt fait : Norm et Fern s’engouffrent dans la petite salle de bain, franchissent la fenêtre et se retrouvent agrippés à l’extérieur, les pieds sur le prolongement du rebord de la fenêtre. Inconfortables, mais pensant bien ne pas être dans cette position précaire trop longtemps. En dessous et au-dessus d’eux, une multitude de fenêtres semblables pour le même usage: évacuer les effluves nauséabonds des pièces d’eau.

Suzanne ouvre la porte à Conrad et – surprise – il est accompagné d’un jeune homme de forte stature.

— Je m’excuse encore m’ame Suzanne. En passant, je vous présente Julien, mon neveu qui a terminé sa formation à l’Institut de police de Nicolet. Il me donne un coup de main cet été. On s’ra pas longtemps!

Conrad et Julien se mettent aussitôt à l’œuvre dans les profondeurs de l’armoire sous l’évier. Tout en passant les outils à son oncle, Julien ne peut s’empêcher de constater que la cuisine semble avoir été fouillée par quelqu’un de pas très précautionneux; le désordre ne lui semble pas du tout ‘normal’. Cela s’ajoute au malaise et à l’effroi manifestés par la locataire. Et cette voix d’enragé qui les a apostrophés au travers de la porte... Pourtant, il n’y a personne d’autre, il en est certain, ayant jeté un regard discret dans la chambre à coucher. Quelque chose est quand même bizarre.

Conrad s’affaire toujours sous l’évier, maugréant de temps en temps.

— Maudite vieille plomberie en fonte! Pas moyen de réparer, à moins de remplacer le tuyau au complet. Va falloir que j’aille à la quincaillerie tout de suite! Julien, reste ici et assure-toi que ça ne se remet pas à couler.

Pendant ce temps, Norm et Fern sont toujours agrippés à l'extérieur de la fenêtre. Il fait chaud, ils sont fatigués, engourdis, et ça ne sent vraiment pas bon ...

À ce même moment, madame Guillemette, la locataire d'en dessous, décide de fumer une de ses trois cigarettes quotidiennes. Pas sur le balcon avant! Que diraient les commères du voisinage, l'état de presque cadavre de son mari allongé dans le salon étant connu de tous. Pas à l'intérieur non plus; elle a pitié du pauvre homme qui se meurt d'un cancer des poumons. Fumer à la fenêtre de la salle de bain est la seule possibilité.

Suzanne tend une tasse de thé au gentil neveu. Celui-ci ne peut s'empêcher de remarquer les bleus au bras de Suzanne, ainsi que sa voix mal assurée, ses lèvres tremblantes. L'idée de maltraitance lui vient à l'esprit ...

— Maudite fouine de concierge. Fallait qu'il arrive juste à ce moment-là rugit Norm, les dents serrées. J'sus pas bon pour tenir encore longtemps, et l'autre cave qui est allé à la quincaillerie, en pleine heure de pointe du vendredi par-dessus le marché.

— Farme ta gueule, lui ordonne Fernand. C'est ta faute si j'ai décidé qu'on se cachait comme ça. T'avais ton regard de chien effrayé Norm; dans ce temps-là, tu vaux pas une crotte!

Au cinquième étage, madame Guillemette allume enfin sa cigarette de mi-journée; elle se rapproche de la fenêtre, l'ouvre, et voluptueusement, les yeux mi-clos, exhale cette merveilleuse première bouffée.

Elle perçoit une toux étouffée et s'immobilise. Non, il n'y a personne aux fenêtres d'en bas ni aux fenêtres d'en haut. Étrange se dit-elle. Puis elle se laisse à nouveau aller au plaisir coupable, qu'elle sait trop bref. Pas d'erreur, elle entend encore cette toux étouffée.

Protégeant d'une main ses yeux du soleil, elle scrute à nouveau le puits d'aération et découvre deux hommes qui semblent accrochés à la muraille, telles de sinistres araignées. Des voyeurs? Des maniaques sexuels? Des drogués?

Son réflexe immédiat est d'appeler au 911. Mais que va-t-elle dire? Sera-t-elle seulement crue, elle qui a déjà la réputation peu enviable d'appeler à propos de tout et de rien?

Quatrième partie — *Josiane Klassen*

Elle hésite, mais c'est plus fort qu'elle : elle va chercher son téléphone en marmonnant :

— Qui'm'croient, qui'm'croient pas. Faut ben qui vérifient. On peut pas dire qu'y a personne. Y sont là, j'les ai vus. C'est pas normal.

Elle lève la tête pour se prouver à elle-même que ses yeux ne lui ont pas menti alors qu'au bout du fil ça sonne au 911. Elle cligne des yeux, deux fois, trois fois ; utilise le journal comme visière. Ça ne sert à rien, les deux hommes ne sont plus là ! Elle échappe le journal, ouvre la bouche toute grande, ce qui fait tomber sa cigarette sur le journal qui prend feu.

– Maudite marde, maudite marde, ça s'peux-tu, j'suis pas folle, j'les ai vus !

Pendant qu'elle éteint fébrilement le feu avec son pied, elle reprend le téléphone et crie à l'employé du 911 :

– Y avait deux hommes accrochés au mur, dehors ! Y sont pu là. Y'ont disparu !

Elle donne ses coordonnées et regarde encore et encore. Elle a beau regarder : le mur reste un mur sans personne dessus.

Pendant que Nicole Guillemette se débat avec le 911, Fern et Norm ont réussi à se glisser par la fenêtre ouverte de l'appartement d'à côté. Ce faisant, ils ont laissé derrière eux des bouts de chemise et de pantalon qui se sont accrochés ici et là aux aspérités rencontrées dans leur périple hasardeux. Ils sont en sueur et n'ont plus de force pour supporter leur propre poids. C'est avec un immense soulagement qu'ils aboutissent dans la salle de bain de l'appartement voisin. Par la porte ouverte de la salle d'eau, ils aperçoivent la cuisine vide de toute présence. Tous deux, soulagés, soupirent : la liberté est à leur portée. Ils ne savent pas que Lucienne d'Entremont les a vu entrer chez elle et qu'elle a en main la clé qui les enfermera à doubles tours dès qu'ils seront dans la cuisine. Elle sourit de satisfaction en pensant à la fenêtre de cette même cuisine que le locataire précédent a munie de barreaux. Pas question de fuir par là. Chose pensée, chose faite. Les deux hommes tout heureux de leur bonne fortune suivent leur plan initial et se retrouvent piégés comme des rats, pendant que Lucienne appelle la police.

Lucienne est une Française de 50 ans déménagée depuis peu dans le quartier. « La maudite Française » comme l'appellent certains voisins. Lucienne n'est pas aveugle et a bien vu le manège des fils de la femme d'à côté ainsi de ses multiples tentatives de passer inaperçue. Elle a essayé de lui parler, mais celle-ci l'a évitée. Lucienne sait par expérience l'enfer que vit celle-ci. Toute jeune, elle a vu son propre frère, de 15 ans son aîné, soutirer à sa mère et à elle-même le peu d'argent qu'elles réussissaient à gagner. Sa mère en est morte, subissant sans jamais dénoncer « son petit » qui n'en finissait pas de la vampiriser et de gruger le peu d'argent de sa pension jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de quoi se nourrir. Le « petit » connaissait toutes les méthodes de manipulation et d'intimidation et surtout savait que sa mère lui vouait une adoration tout en ayant peur de lui. Lucienne, prisonnière du refus de sa mère de dénoncer LE fils adoré, ne l'avait pas laissée seule dans ce guêpier, subissant elle aussi les abus répétés de son frère, ce qui avait peu à peu miné sa confiance en elle-même. Une fois leur mère décédée, celui-ci, voyant que l'héritage ne lui donnait rien, s'était tourné vers sa sœur pour en faire sa nouvelle vache à lait. Elle avait cédé aux menaces de plus en plus virulentes jusqu'à ce qu'elle rencontre son futur mari, un policier québécois en vacances à Paris. Ils s'étaient mariés et elle avait immigré, heureuse de quitter son enfer. Depuis, elle s'était informée, avait suivi de nombreux ateliers sur le problème de l'intimidation faite aux personnes âgées. Après la

mort de son mari, malgré sa pension confortable, elle avait déménagé dans ce quartier défavorisé afin de « voir au grain », comme elle le disait souvent à ses amies. Elle avait ainsi le sentiment d'aider sa pauvre mère en aidant les autres.

Lucienne entend les deux malotrus se débattre avec la porte de sa cuisine. Puis s'attaquer à la fenêtre. Puis le silence.

– Ça y est, ils ont trouvé mon trésor !

Dans son imagination, elle les voit engouffrer dans leur bouche de truand les madeleines encore fumantes qu'elle vient de cuisiner.

– Et moi qui me faisais une telle fête d'en manger. Ça faisait si longtemps que je n'en avais pas fait ! J'espère au moins que mes madeleines agiront sur eux comme elles l'ont fait sur Marcel Proust et que ça leur rappellera ce que leur mère a fait pour eux ! Hélas il y a peu d'espoir de ce côté. Je connais ce genre de crapule... Ah enfin voilà la police.

– Mes gaillards, si vous ne le savez pas encore, vous allez voir qu'on n'entre pas impunément par infraction chez Lucienne d'Entremont, marmonna-t-elle en ouvrant la porte aux deux policiers munis de tout ce qu'il faut pour arrêter les suspects.

Épisode final – *Christiane Guindon*

Plus aucune issue n'était possible pour ses deux grands innocents. Suzanne n'en revient pas encore. Sans qu'elle ne le sache, ses voisins avaient veillé sur elle. Le concierge avait utilisé le truc de l'eau qui coule en-dessous pour pousser les garçons dans leurs derniers retranchements, et son neveu était resté dans l'appart pour la protéger. Puis madame Guillemette, à tout hasard, avait composé le 911, et la bonne madame d'Entremont les avaient enfermés avant d'appeler à son tour la police... S'ils avaient averti Suzanne qu'un jour ont ferait leur fête à ses tortionnaires, quelque mauvaise graine qu'ils puissent porter en eux, elle aurait probablement saboté leurs plans.

Suzanne en avait eu les larmes aux yeux, sans trop savoir quelle émotion était arrivée en premier. Le soulagement, la reconnaissance, la honte, la peine? Quoi qu'il en soit, elle avait remercié, mi-figue mi-raisin, les acteurs d'une pièce bien ficelée de laquelle on l'avait exclue de peur qu'elle n'en bousille le scénario.

Après le départ de tous ces gens, Lucienne avait passé un bras autour des épaules de Suzanne et l'avait amenée boire un thé, pour accompagner les madeleines qui lui restaient, le temps qu'elle reprenne un peu ses esprits.

Suzanne jouissait d'une paix toute relative maintenant que les jumeaux étaient en prison depuis quelques mois.

Or, un soir, quelqu'un frappe violemment à la porte en lui criant des injures et en la menaçant des pires sévices. Suzanne court s'enfermer dans la salle de bain.

Recroquevillée entre la toilette et l'armoire, elle se plaque les mains sur les oreilles et pleure d'effroi en priant le bon Dieu pour que tout s'arrête. Le fou finit par partir, mais son téléphone prend le relais et sonne, et sonne... Puis sa messagerie est inondée de textos avec un bip à chaque entrée. Elle ne peut même pas prendre l'appareil pour signaler le 911. Son cauchemar prendra-t-il fin un jour? Elle voudrait mourir, là, maintenant.

Au bout de ce qui lui semble une éternité, épuisée, elle sort de la salle de bain et voit qu'une enveloppe a été glissée sous sa porte d'entrée. Le gribouillage sur la lettre est presque impossible à déchiffrer. Grosso modo, Normand et Fernand, par des fiers-à-bras, lui font passer le message qu'elle ne payait rien pour attendre. Elle se laisse glisser le long du mur, complètement vidée, paralysée.

Après des mois d'une ambiance cauchemardesque, de nombreuses thérapies et de longues discussions avec sa conscience, sa décision était prise. Elle devait affronter ses démons, au sens propre comme au figuré. Elle a organisé sa visite au pénitencier. Selon Camus, la vérité permet d'affronter l'injustice. Mais aussi l'amour, qui prend toutes sortes de formes, selon ce que chacun en comprend.

C'est aujourd'hui. Pour calmer sa nervosité, elle a cuisiné les fameux biscuits de madame d'Entremont. Quand ils seront cuits, elle les savourera avec un bon café. En attendant, elle va se préparer dans la salle de bain. La glace lui renvoie l'image d'une dame aux yeux désormais éteints. Le porte-serviette que ses fils ont démantibulé dans leur fuite est un rappel constant du jour de leur arrestation.

Elle est maintenant prête à partir. Elle leur apporte un sac avec des babioles, des bas, des bandes-dessinées et les quelques madeleines qui lui reste. Un responsable du pénitencier lui a dit qu'elle était autorisée à amener à sa famille de tels objets, sous réserve d'une inspection minutieuse.

La rencontre ne s'est pas bien passée. Suzanne s'en doutait bien. Ils lui ont crié des bêtises en frappant de leurs poings le plexiglas qui les séparaient. C'est comme ça qu'ils ont appris à communiquer, en crachant et en gueulant. Alertés par le raffut, les gardiens les ont rapidement sortis de la pièce. Suzanne est repartie tranquillement, en haussant les épaules d'indifférence. Elle était rendue là.

Le surlendemain, on cogne à la porte. M^{me} Guillemette entre en catastrophe et montre le *Photo police* à Suzanne. On pouvait lire en gros titre sur la une avec, dans le coin, une photo de Normand et de Fernand, et une d'un autre détenu :

**« Trois hommes morts d'une surdose de fentanyl
au pénitencier de Sainte-Anne-des-Plaines »**

Absence de réaction de Suzanne. La voisine, devant son stoïcisme, lui demande comment elle va, si elle a besoin de quelque chose.

— Je sais, les policiers sont venus m'avertir. Merci, j'ai besoin d'être seule...

La porte se referme doucement derrière elle. Elle ne peut même pas faire l'effort de faire semblant d'avoir de la peine. La paix. La vraie maintenant. Et l'amour pour affronter l'injustice. L'amour de soi. En premier.

Suzanne se lève tranquillement et sort un grand sac poubelle noir. Elle y jette ses perruques et ses verres fumés qui lui semblent maintenant si grotesques. Elle va ensuite se regarder dans le miroir de la salle de bain, à la recherche de quelque chose, ne serait-ce qu'une infime lueur dans les yeux. Elle y voit plutôt, comme celui de la Mona Lisa, un rictus incertain qu'elle finira bien un jour par souligner d'un trait de couleur. Puis elle tire de sa poche un feuillet qu'elle déchire en tout petits morceaux et jette dans la toilette. C'était la recette de madeleines de Lucienne d'Entremont. Elle n'en mangera jamais plus. Elle actionne la chasse qui emporte les petits carrés de papier blanc et, avec eux, un minuscule contenant de fentanyl vide.

* FIN *

Le 30 août 2018